
La rue dans le vieux Constantine : espace public, marchand ou lieu de sociabilité ?

Zoulikha BOUMAZA *

La rue dans un sens global peut être considérée comme un espace public, un lieu de sociabilité, que l'aspect architectural, la nature et la fonction soulignent davantage.

La rue qui nous intéresse est attirante par la variété de ses activités et non par son architecture, activités commerciales, services, mosquées. De ce fait, elle constitue le centre qu'on repère à première vue, à la densité de la foule qui y circule. Espaces pleins de gens écrit R. SENNET, pour désigner « *les espaces exclusivement*

* Architecte-Sociologue, Université de Constantine.

consacrés à la consommation et qui l'orchestrent minutieusement »¹. L'importance de la rue, comme scène de vie ajoute-t-il, est liée à la valeur du temps présent². C'est à travers l'observation de la rue que l'on peut comprendre les transformations sociales, économiques et architecturales. A. FREMONT³ écrit que « *la rue banalement porte les signes de la régulation sociale* ». N'est-ce pas là que tout le monde se retrouve ? C'est là que la misère côtoie l'injustice, c'est aussi là que les « *hittistes* » se tiennent à longueur de journée, pour passer le temps, discuter, « se rincer les yeux » ou « *jouir des yeux* » selon les expressions des uns et des autres.

La rue est donc polyvalente. C'est pour cela que décrire la rue est une tâche difficile. « *La rue ne se donne pas, ne se présente pas de la même manière, ne montre pas le même visage, elle est une vie de changements et d'évolutions* »⁴. Elle répond donc à sa propre logique. De même la forme de la rue lui donne un sens, une fonction ; elle est de ce fait, accueillante, repoussante, polyvalente ; lieu des hommes, lieu des femmes ; rue commerçante, espace de repos, de rencontre.

1. LES PROLONGEMENTS DE LA RUE

La rue, espace public, se prolonge jusque dans le café, la mosquée et même jusqu'au hammam. Ces équipements sont des lieux de sociabilité par excellence. Les deux premiers sont plutôt des lieux de prédilections masculines ; le hammam en plus du rôle d'hébergement pour hommes, notamment de passage, est un lieu où les femmes, généralement des habituées se retrouvent hebdomadairement, tous les quinze jours et certaines, une fois par mois.

Le rôle de ces trois lieux évolue dans le temps et selon les circonstances. Les cafés⁵ sont des « *lieux de*

¹ Sennet, R. - *La ville à vue d'œil*.- Paris, éd. Plon, 1992.- p. 29.

² Ibid.- p. 271.

³ Fremont, A. - *La région espace vécu*.- Paris, PUF, 1976.- p. 31.

⁴ Bouchenfati, B. - *La vie quotidienne à Fès*, th. de doctorat.- Paris VII.- p. 515.

⁵ Les cafés sont devenus par la force des choses une institution sociale

*consommation, mais structurés décor privilégié des rencontres entre hommes, les bistros sont un lieu dans la vie du quartier. (Il) fait contrepoids à l'appartement qui demeure le domaine de la femme... »*⁶. Durant les années 1980 et le début de 1990, la mosquée a essayé de supplanter le café, en lui disputant sa sociabilité ; elle offre dans son enceinte des cafés, des limonades...

Le hammam est plus fréquenté que dans les dernières décennies, ceci n'a rien à voir avec l'islamisme, puisque ce dernier le récuse, ni d'ailleurs avec le développement des pratiques religieuses telles que la prière, mais en relation avec les pénuries d'eau. N'a-t-on pas ordonné en mars 1994, la fermeture des hammams et des salons de coiffure aux femmes ?

A défaut de prendre son bain chez soi, nous remarquons une foule dans les hammams, femmes et enfants beaucoup plus que les hommes, car ces dernières préfèrent les douches publiques⁷. Les douches semblent complètement fermées aux femmes. Le hammam s'impose donc comme le domaine des femmes. C'est là qu'elles se rencontrent tous les jours de 9 heures à 16 heures ; elles peuvent passer la journée, même si ceci se fait de moins en moins, car elles ne sont plus aussi disponibles qu'avant et même l'organisation du hammam à cause du problème d'eau a changé. A l'instar des logements, l'eau est rationnée.

Dans cet espace se retrouvent les femmes pour discuter, échanger les nouvelles, et faire du *trabendo*. Même le comptoir où se tient la tenancière du bain est un entrepôt de marchandises destinées à la revente. Il y a de tout, des produits cosmétiques, des habits... et même parfois, il peut servir de bureau de change : prolongement de la *nasba* remplaçant les *dallala* d'autrefois. Lieu de rencontre des marieuses et des patronnes des « maisons de rendez-vous », c'est pour cela que certaines femmes ne fréquentent plus cet « espace indécent ».

⁶ Noschi, K. - *Signification affective du quartier.- Paris, librairie des Méridiens, 1984. - p. 102.*

⁷ Enquête à l'entrée des douches.

Ceci va à l'encontre sens des analyses faites sur le hammam, notamment celle de Abd al wahab BOUHDIBA⁸, pour qui le hammam est une « institution religieuse » puisqu'il est la manifestation première de la propreté. Il ajoute qu'avant d'être un lieu de sociabilité, le hammam est un lieu de purification rituelle « *se laver, se nettoyer, se purifier, prendre soin en un mot de son propre corps a toujours été l'obligation coranique la plus largement observée à travers tous les pays et toutes les époques touchées par l'islam* »⁹.

Nous rappelons que le hammam a été intégré à la civilisation islamique sous le règne de MO'AWIYA IBN IBU SUFIANE. C'est à Damas que la société musulmane entre en contact avec la civilisation romano-byzantine. C'est aussi là que les Omeyyades s'inspirant de cette civilisation ont développé leur architecture, c'est le cas des mosquées et des bains¹⁰, même si l'organisation de leur structure interne a changé. Élément du palais, le hammam devient une annexe à la mosquée avant de former un complexe mosquée - hammam - suq, éléments probants de la citadinité musulmane écrivait W. MARÇAIS. En raison de sa dernière position, à proximité de la mosquée, le hammam prend à son compte un rôle religieux et un rôle social.

Ainsi le hammam, « *antichambre de la mosquée à laquelle il prépare* », est devenu un lieu de propreté accompagné donc de pratiques médicales, esthétiques, marchandes... Il est aussi un lieu de sociabilité féminine. C'est pour cela que ce lieu de purification majeure est un lieu frappé de nombreux tabous. Pour cela aussi, « *la hisba, le fiqh et l'éthique ont mis tant de soin à en réglementer le fonctionnement* »¹¹ ; la nudité est au centre de la question. Pour ces mêmes raisons le Prophète aurait été réservé sur la pratique du hammam, AL GHAZALI rend l'entrée interdite aux femmes, à l'exception de celles qui ont accouché ou sont malades. Pour UQBANI le mari a le droit d'interdire à la femme le hammam. AL HAKIM (405) voulait interdire aux femmes de sortir de chez elles et d'aller au hammam, il a

⁸ Bouhdiba, A. - *Le hammam, la pratique sexuelle en islam, in culture et société, Tunis, 1973.- pp. 197-213.*

⁹ Bouhdiba, ibid,- p. 200.

¹⁰ Eglise Saint Jean à Damas (Mosquée) et *Hammam a Roumia* (bain romain).

¹¹ Bouhdiba, A. - ibid.

même mis fin à l'industrie de la chaussure pour femmes. Dans cet esprit en mars 1994, ces attitudes à l'égard du hammam ressurgissent par des menaces ; en effet des *manachirs* (tracts), donnant ordre de fermer les hammams et les salons de coiffure pour femmes et les kiosques à cassettes, ont été découverts dans les mosquées et même collés aux portes de ces lieux. Ce sont là trois lieux, symbolisant la femme, la nudité collective, la beauté préméditée par la chevelure et la musique *raï* et *badaoui*, qui incitent à la débauche par les paroles et la légèreté de la musique : amour, alcool, plaisir...

Revenons à la rue. Support d'activités commerciales dans la *médina* de Constantine, elle prend un sens particulier qui dépend de plusieurs impératifs, puisqu'elle est multiple et vit plusieurs temporalités dans une même journée. La rue est une partie de l'espace physique, support de leurs pratiques. Les observations des rues et ruelles dévoilent une hiérarchie et une multiplication des rôles. Elle prend donc des significations diverses, elle est d'abord un espace qui sépare deux murs de maisons ou de boutiques. Selon le sens qu'on veut lui donner, la rue, la ruelle, l'impasse constituent le prolongement du logement. Elle est aussi espace de travail (*nasba*), espace de transition (mosquée). La rue « lèche vitrine » étant le plus souvent elle-même vitrine (Rouagh Saïd). Elle est aussi espace de bricolage : c'est les cas des cordonniers de la rue Kamel BELOUCIF et des artisans de la rue KEDDID Salah.

Dans d'autres artères, la rue est un espace de rencontre par la concentration de cafés et de gargotes (entrée *médina*, *Rahbat el J'mel*, la rue Si Abdallah). Espace favori des *hittistes* où quotidiennement ils se rencontrent et passent le plus de temps, car cela ne coûte rien, sinon pour se partager les problèmes de jeunesse, une blague, une *zetla*¹². C'est pour cela qu'elle se transforme parfois en lieu de contestation et de manifestation.

En novembre 1986, les rues de France et Ben M'hidi furent envahies par les lycéens, sortis crier la peur d'un avenir incertain. Le 5 octobre 1988, cette même rue n'a pas explosé comme ce fut le cas pour les autres grandes villes

¹² *Zetla*, joint, drogue, « *Hassen tani aatina zatoula, natakaifouha aanani makra fil houkouma* ».

(Alger, Oran, Annaba...) contre le pouvoir. Il semblerait que certains supporters du Club Sportif de Constantine (CSC) sont partis crier devant le Cabinet du Wali (préfet) « *matkhafech ya sidi el wali, ma kharjouj maana fi 86, ma namchouch ma'ahoum al yaoum* » (ne craignez rien monsieur le wali, ils n'ont pas manifesté avec nous en 1986, nous ne les soutenons pas aujourd'hui). Le 10 octobre en revanche, on est ressorti à Constantine pour soutenir le pouvoir. La rue a donc confirmé son rôle de support de manifestations et de protestations.

Après 1988, on sort dans la rue pour des raisons politiques : marches du F.I.S., marches du F.L.N., marches du R.C.D., marches du F.F.S., marches des femmes, désobéissance du F.I.S., marche de... ? La brèche, c'est-à-dire l'entrée de la vieille ville, est le centre de ces manifestations.

En effet la rue, autrefois lieu de solidarité, est devenue un lieu de transit, tantôt un espace de contestation, tantôt un espace marchand. La diversité des rôles donne à la rue une importance de taille, même « *la logique de l'Etat, écrit M'hammed BOUKHOUBZA, a été particulièrement rudoyée jusque dans la rue* »¹³ qui est devenue alors un champ de luttes quotidiennes. Ceci provoque des conflits en raison des « *mutations accélérées de la société et de l'inadéquation entre les besoins de larges pans de la collectivité nationale et la réalité vécue au triple plan économique, politique et culturelle* »¹⁴.

La rue, lieu de sociabilité qu'elle était, lieu familial où chaque coin représentait quelque chose, est devenue tantôt un isoloir où l'individu est effrayé, tantôt un lieu où la menace, les règlements de compte et la rumeur prennent racine. Jadis, on s'attardait à discuter avec les revendeurs et les autres clients, aujourd'hui on fait ses courses et on repart, le marchandage est rare. On évite de trop tarder dans un même endroit, cela peut paraître suspect.

La logique d'organisation de la cité traditionnelle n'a plus de sens. D. Clevenot écrit : *la rue est une succession de rythmes visuels (...). Elle marque les étapes d'une*

¹³ Boukhoubza, M. - Octobre 88, évolution ou rupture ?.- Alger, Ed. Bouchène, 1991.- p. 74.

¹⁴ Ibid.- p. 74.

progression menant des rues commerçantes aux quartiers d'habitation. Elle constitue un dispositif de protection qui a pour fonction de séparer les zones publiques des zones privées, (...) »¹⁵. Cette rue perd de sa signification originelle à Constantine surtout depuis la prolifération des étals. Le dispositif de protection est ici absent. Les zones publiques et privées se côtoient, se confondent même. L'espace public grignote l'espace privé, tantôt il se l'accapare, tantôt il le partage avec les résidences.

La rue espace physique est dans ce cas perçue comme un lieu, dans le sens défini par Marc AUGÉ : « *on pourrait considérer en effet qu'un lieu, c'est un morceau dans lequel les gens parlent le même langage, non pas simplement la même langue, mais se partagent le même sens des allusions, les différences, les mêmes silences* »¹⁶.

Christian NORBERG SCHULZ¹⁷ va plus loin dans sa vision du lieu, « *il est impossible, écrit-il, d'imaginer aucun évènement sans se référer au lieu. Le lieu fait entièrement partie de l'existence (...). Nous voyons là un ensemble fait de choses concrètes qui ont leur substance matérielle, leur forme, leur texture et leur couleur. Tout cet ensemble de choses définit un « caractère d'ambiance » qui est l'essence du lieu. En général, le lieu est défini par son caractère ou par son « atmosphère », le lieu est donc un phénomène « total » qualitatif... »*

Il étaye cette définition par la structure du lieu, « qui devait être décrite en terme de « paysage et d'implantation », et analysée grâce aux catégories d'espaces et de caractères. Alors que l'espace indique l'organisation tridimensionnelle des éléments composants le lieu, le caractère, lui dénote « l'atmosphère générale qui représente la propriété la plus compréhensive de n'importe quel lieu. Au lieu d'établir une distinction entre espace et

¹⁵ Clevenot, D. - *Une esthétique du voile, essai sur l'art arabo-islamique*, Paris, éd. Harmattan, 1994.- p. 7.

¹⁶ Augé, M. - Non lieux, pour une anthropologie sur la modernité, in *pour une culture urbaine*, 1993.- p. 290

¹⁷ Norberg-Shulz, C. - op. cité.- p. 6.

caractère, on peut naturellement utiliser un concept unique, comme « l'espace vécu ». L'espace comme géométrie tridimensionnelle et comme champ de perception, c'est le sens que prend la rue, d'espace vécu. Autrement dit, « l'espace est l'objet de représentations contrastées, fragments de systèmes de pensée plus vastes. Il est enjeu de conflits, lieu de développement de stratégies destinées à s'assurer une domination qui peut aussi être économique »¹⁸.

2. LA RUE TERRITOIRE DES BEZNASSA

La rue dans la médina de Constantine se définit par rapport à ses fonctions et à ses représentations. Des observations et des enquêtes (1992-94), ressort la complexité de la rue.

L'analyse brute des éléments d'enquête dévoile le caractère hybride de la rue qui se présente comme un marché ouvert, tantôt comme un fourre-tout, rarement un lieu qui dérange, elle est à première vue plutôt duale. Cette situation dépend de la nature (boutiques, *nasba*), de la forme de la rue (ruelle, impasse), de la situation (partie haute, partie basse) et des produits vendus (féminin, masculin). C'est pour cela qu'elle se présente comme une vitrine (*R'sif*), une suite (*Maqa'ad el Hut*), un passage obligé (Kamel Belloucif). Ceci dépend de la localisation d'une rue par rapport aux autres.

Les étals, qui à première vue semblaient masquer et étouffer les activités légales, laissent entendre, en revanche dans la plupart des entretiens, la mise en valeur de la *médina* par la fréquentation quotidienne¹⁹, l'attrait local et même régional (grossistes, dépositaires) et par la

¹⁸ Lepetit, B. - *Les villes dans la France moderne (1740-1840)*, Paris, Albin Michel, 1988.- p. 15.

¹⁹ Sources : Sahraoui, B. - *Médina de Constantine, héritage et vitalité économique*.- Université de Constantine : 1988.

4093 habitants : 8 % de l'agglomération

2769 commerces : 48 % de l'agglomération

8836 emplois : 10 % de l'agglomération

6729 logements : 12 % de l'agglomération

disponibilité des produits « rares », prétexte à la spéculation et au marché noir, notamment durant les années 1980.

Tenant compte du constat²⁰, ces nouvelles activités ont entraîné une dynamique qui touche même les petites ruelles. La plupart des produits sont exposés dehors ayant comme devanture la rue ou le capot d'une voiture (1991). L'appropriation de la rue par les étals a, depuis les années 1970, créé un rythme nouveau, faisant apparaître de plus en plus une bazarisation du *Rocher*.

Nous avons relevé des inventaires effectuées en 1993, que les activités informelles avaient tendance à se matérialiser, chaque *bezness* a son coin de vente (*nasba*), son territoire. La rue semble être partagée jusqu'à sa spécialisation. La spécialisation imposée par la *nasba*, se poursuit jusque dans la boutique²¹ (rue de France : bijoux, tissus ; rue Mellah Slimane : alimentation générale, boucherie).

La plupart des produits proposées pour la vente sont exposés ; la rue se prolonge à l'entrée des magasins et même à l'intérieur : sur des tables, dans des casiers et pendus à des cordons, la panoplie des produits « made in » de plusieurs pays envahit les espaces jusqu'à l'agression visuelle des clients et des passants.

Le *trabendo*²² constitue donc un domaine bien organisé qui répond à un système codifié à l'image de l'organisation corporative, d'antan, même si elle ne répondait pas aux mêmes critères. C'est pour cela et là nous paraphasons Maurice HALBAWACHS²³ « *pour eux (dans notre cas les beznassa) perdre leur place au recoin de telle rue, l'ombre de tel mur, ou de telle église, ce serait perdre l'appui d'une tradition qui les recommande, c'est-à-dire unique raison d'être* ». Il ajoute que « *les groupes (...) sont liés naturellement au lieu, parce que c'est le fait d'être rapprochés dans l'espace qui crée entre leurs membres des rapports sociaux*²⁴. Dans ce sens, M. AUGÉ²⁵

²⁰ Enquête 1990-94.

²¹ Observations complémentaires faites en 1995.

²² Avant de prendre un sens plus général, le terme *trabendo* était confiné à la vente de produits de contrebande et de revente illégale, c'est le sens employé ici.

²³ Halbwachs, M. - *la mémoire collective*.- p. 139.

²⁴ Ibid.- p. 140.

affirme que les groupes en occupant un espace, l'organisent et lui donnent un symbole.

3. NASBA, BOUTIQUE : DUALITÉ ET COMPLICITÉ

La réappropriation de la rue par les étals a créé une dynamique nouvelle qui met en valeur la *médina*. Malgré la dégradation du cadre bâti et la vétusté de certains quartiers, un dynamisme exagéré s'est développé.

- Avant 1988, la nature des produits vendus dans les boutiques était différente de celle exposée sur les étals, favorisant une complémentarité commerciale.

- Le début des années 1990 a laissé apparaître une complicité entre les activités légales et informelles. En ces moments-là, le marché parallèle a atteint le sommet. La diminution des importations par l'Etat a favorisé le marché parallèle. Période trouble qui a permis « l'explosion » des étals qui se sont par ailleurs diversifiés car en plus de la revente des produits d'importation, nous avons constaté dans la rue de France par exemple, la revente de produits locaux en provenance directe des usines.

- Le dualisme du début est plus présent, mais change de camp ; l'officiel est dual aux étals depuis la fermeture des frontières avec le Maroc et les difficultés de déplacement à cause des problèmes de visas.

Ainsi, la légalisation du *trabendo* par le pouvoir et sa prise en charge par les gros financiers donne un sens nouveau au marché parallèle qui a tendance à s'inscrire dans le libre échangeisme mondial. La polyvalence des étals renverse les rôles. Ainsi la rue, dans le sens de support de marché parallèle à tendance à se disqualifier ; la boutique et l'échoppe prennent le relais. Nous assistons alors à un renversement de situation.

Nous rappelons que le Programme Anti-Pénurie des années 1980 (P.A.P) au lieu de calmer la demande l'a au contraire excitée ; ceci a entraîné le développement du *trabendo* qui, selon la plupart des entretiens, a favorisé une boulimie de consommation. Le développement anarchique des importations et de la revente de n'importe quoi, semble être une des réponses aux frustrations, comme

²⁵ Auge, M. - *ibid.*- p. 280.

conséquence aux grandes pénuries des années 1970-80 et des publicités émanant des chaînes de télévision notamment françaises. Nous assistons alors au « *passage d'une société qui condamnait la consommation comme source de gaspillage improductive, retardant la modernité et l'ère de l'abondance à une société qui la survalorise, car elle devient en soi le moteur principal de la modernité et de son économie* »²⁶.

Pour illustrer ces situations, il faut observer l'intérieur des magasins et même les étals constantinois comme partout ailleurs. Les observations montrent une diversité de produits en grande quantité. Les « grottes d'Ali Baba »²⁷ dans lesquelles cohabitent les aliments « utiles » (café, tomate en conserve, miel, beurre, pâtes...) et les produits secondaires et « inutiles » (ketchup, champignons, salades de fruits, mayonnaise, korn flakes, pois chiches en conserve, confiserie, chocolat...) semblent trouver des répondants puisque ces produits se vendent plutôt bien.

Nous présentons à titre indicatif quelques prix²⁸ : Coca cola 110 DA (1,5 L), bananes 160 DA kg, kiwi 250 DA le kg, ananas 250 DA, ketchup (100 g) 100 DA, mayonnaise 100 DA, purée mousseline 100 DA, korn flakes 800 DA²⁹... Les prix sont exorbitants, à la limite du vol écrivent les journalistes, or les enquêtes montrent que les prix tiennent compte de plusieurs impératifs : les pays d'importation (devises), le rapport avec la douane (taxes) et les facilités de déplacement (visas) d'une part, la demande, la saison et le profit d'autre part.

L'électroménager, la micro-informatique connaissent un essor depuis 1993. Cette dernière s'est structurée et les boutiques se sont spécialisées dans la vente de marque (IBM, Compaq...) ou des clones. Dans les deux cas les prix ont considérablement chuté ; en 1993 un ordinateur IBM DX 33 coûtait 400.000 DA (10.000 FF. HT) ; or en 1995 un

²⁶ Sue, R. - *Temps et ordre social*.- Paris, P.U.F, 1994.- p. 107.

²⁷ Ces magasins sont appelés supérettes.

²⁸ Prix 1995.

²⁹ H.L.F. Khalifa.- n°211 du 12-18 avril 1995.- p. 14.

compaq pentium par exemple ne coûte que 160.000 DA (9000 FF. HT)³⁰.

L'habillement (les mini-jupes, les caleçons, les jeans, les baskets), côtoient les coupons pour confections traditionnelles, soierie et velours et même les *jellabas* et les *hijabs*³¹. Le cosmétique en provenance de plusieurs pays (Libye, Tunisie ; Maroc, Thaïlande, Taïwan, France, Syrie...) soutenu par la « libéralisation du marché » orne les rues entraînant une bazarisation de plus en plus accentuée. Les produits les plus demandés sont différents des articles traditionnels : alimentation, tissu, habillement (femme, enfant, homme), cosmétique, gros électroménager, vaisselle, accessoires, micro informatique, produits pharmaceutiques, droguerie...

Nous remarquons de plus en plus de produits accessoires, ce qui amène à dire que le superflus côtoie l'utile et l'étouffe souvent.

4. L'ÈRE NOUVELLE

Quand on s'approche du *R'sif* et de *Rahbet el J'mel*, on est surpris par une ambiance de fête foraine, les caractères urbains traditionnels semblent avoir perdu leurs répondants. Les citoyens de souche ne se retrouvent plus dans leur cité. Les usagers du Vieux Constantine connaissent tous où se trouvent *R'sif*, *Rahbet el J'mel*, mais rares sont les personnes interrogées³² qui vous orientent vers l'institut Ben Badis ou la cinémathèque.

Autrefois la musique était spécialisée par quartier. A *Rahbet el J'mel* et dans la rue des échelles se trouvaient concentrés les marchands de cassettes audio *badoui* et plus tard de raï (1970-80). Deux tendances musicales qui attiraient alors les danseuses populaires (*raquacette*³³), alors que la prédilection du *R'sif*, cœur de la cité, était le malouf (andalou constantinois) ; la ségrégation socio-spatiale était donc nette.

³⁰ () prix en France

³¹ La différence entre *hijab* et *jellaba* se situe dans le port du foulard pour le premier cas.

³² 50 personnes interrogées en mars 1993.

³³ Danseuses du ventre.

Jusqu'en 1980 donc, le *raï* et le *badaoui* étaient confinés dans la partie basse du *Rocher* accentuant les significations péjoratives du quartier : interdit, plaisir, débauche. Cette localisation à proximité du « quartier réservé » et interdit moralement aux femmes le prouve. Or, *R'sif* est un quartier commercial qui touche principalement les femmes, ne peut donc se permettre certains excès. Le développement du *trabendo* depuis la fin des années 1980 et les nouveaux rapports à l'espace, conséquents aux déplacements des jeunes à l'intérieur du pays, ont bouleversé l'ordre traditionnel et ont entraîné un rajeunissement du *R'sif*. Par ailleurs, les différentes crises que connaît l'Algérie ont rendu la vie difficile ; la musique andalouse est dès lors rejetée par *el 'ahd al j'did*³⁴. En effet, les générations débrouillées pensent que « *le malouf demande une certaine culture* » dit un vieil artisan bijoutier de la rue *Keddid Salah*. Un jeune revendeur de cassettes trouve que la musique andalouse est ennuyeuse, « *elle fait dormir les jeunes qui ont besoin de rythme* ». Son voisin, marchand de pizza (placette du *R'sif*) dit en riant « *le raï c'est la vie, c'est du rythme, les chansons sont agréables* ». Le *raï* en effet décrit les problèmes quotidiens de l'ère actuelle, il s'exprime avec le langage des jeunes (puisqu'il est chanté par des jeunes (*chab*) le *digoutage* (dégoût), la mal vie, le malaise dû au chômage, à la crise du logement. A ce propos dit un autre revendeur de la rue *Haj Issa* « *le raï me satisfait, quand je l'écoute je me sens ailleurs, il me permet pendant un instant de vivre autre chose que du la yajouz*³⁵.

Le *badaoui* commence à s'imposer et à supplanter le *raï*. Il s'agit d'une musique qui fait danser. Les femmes y trouvent un bon moyen pour l'expression du corps. La danse du ventre reconquiert les mariages traditionnels, les mouvements érotiques remplacent la nonchalance du *zendali*³⁶. C'est pour cela que ce genre de musique n'est pas admis dans certains milieux citadins, enclenchant un conflit même entre les parents et les enfants.

³⁴ L'ère nouvelle, cette appellation touche même les noms donnés aux équipements nouveaux, super marchés, boulangeries, mosquées...

³⁵ Illicite, interdit par la religion.

³⁶ Danse traditionnelle citadine.

Les vieux commerçants disaient à propos du *trabendo*, qu'il faut suivre le mouvement ou se retirer, la situation est analogue pour la musique. Le *trabendo* s'est donc imposé non seulement comme activité commerciale mais aussi comme mentalité avec l'apparition de *el 'ahd al j'did* et les nouvelles manières de vivre. Apparemment un phénomène sociologique nouveau est en train de se mettre en place.

Ces attitudes confirment la crainte des citadins devant les ruraux. Les *baranis* prennent le pouvoir dans cette cité longtemps conservatrice, par l'appropriation des espaces et même des comportements.

D'autre part, cette *débauche musicale* est en contradiction avec les valeurs de l'islam. C'est pourquoi, durant le premier semestre 1994, les marchands de cassettes ont été menacés par les « intégristes » ; certains, notamment ceux du *R'sif* (quartier mixte) ont fermé momentanément, même s'ils ont continué à en vendre en cachette.

Ces attitudes n'ont pas bouleversé la renommée de Constantine. Constantine était connue par ses quartiers (*R'sif, Rahbet es suf, Rahbet el J'mel, Souika*), par le *malouf*, (Fergani, Ben tobal), par le *majboud* (broderie en fil d'or sur velours) et *ch'bah safra* (un plat salé avec des amandes). Ces caractères font l'identité de la ville. Ainsi l'antique cité n'est pas seulement un espace historique, elle est aussi une culture qui malgré la dégradation du cadre bâti se maintient, même si depuis le développement du *trabendo*, ces caractères sont disputés par le raï, par le *caftan* marocain, la robe tlemcénienne et le *sotage* (broderie) syrien. Malgré les dualités, cet art de la citadinité constantinoise se conserve ; ce n'est pourtant pas le cas de la pierre.

5. INVENTION D'UNE NOUVELLE IDENTITÉ

La volonté de reconquête de l'espace traditionnel tant clamée cède la place à une « nouvelle identité », dans laquelle ressort l'impact parabolique au détriment du projet de société proposé par les islamistes et qui pendant plus d'une décennie était à l'honneur. Ceci s'ajoute à la double

déculturation dont parle O. CARLIER : l'école française et l'école des *uléma*³⁷.

A. BOUHDIBA dit à ce propos « *la culture tourne vers l'occident*³⁸ *de qui elle dépend économiquement* »³⁹. Nous assistons alors à un groupe qui incite à la consommation occidentale et un groupe qui veut imposer la culture orientale.

Nous retrouvons le schéma décrit par S. ABOU⁴⁰, mais qui répond à une autre logique, c'est-à-dire une acculturation spontanée issue du *trabendo* et une autre imposée par les islamistes. Ces attitudes se résument concrètement par :

1) Une occidentalisation des termes

- « **fonctions** » : *trabendo, trabendiste, trabendisme, bezness, beznassa, beznassi, bzensi, tbaznis, jowaka,*
- « Travail temporaire » : la débrouille, débrouillard,
- Evolution du niveau de vie : *briqua, el marka...*,
- Malvie : *digout, digoutage, m'digouti.*

2) Une orientalisation des espaces. La volonté de vouloir recréer le bazar moyen - oriental et très présente. Nous l'avons remarqué à travers les signaux *souk el Hilmya* imitant ici le bazar d'un quartier populaire du Caire et *ghawa'ach* pour désigner les étals et les kiosques. Le deuxième terme veut dire en dialecte égyptien bracelet en toc, pacotilles.

De même, le *bezness* s'est inventé un langage propre, codé, dont une partie est empruntée aux voleurs à la tire.

1 DA = *douama*, 10 DA = *dafra*, 100 DA = *takhmima*.

Avec la dévaluation du dinar les chiffres changent, par exemple *takhmima* passe de 100 DA à 10.000 DA.

10.000 DA = *farcha* (*takhmima*, réflexion), 20000 DA = *hobla*, 5000 DA = *nasf takhmima* (réfléchir à moitié), 100.000 DA = 10 *takhmimat* (réfléchir 10 fois), 1.000.000 DA = *briqua* (*hajra*, pierre).

³⁷ Conférence donnée au Centre culturel algérien de Paris (1994).

³⁸ La parabole est avant tout une transaction commerciale, un moyen attrayant qui permet de s'enrichir, un produit importé de l'occident au même titre que tous les autres.

³⁹ Bouhdiba, A. - *Culture et société*.- op. cité.- p. 3.

⁴⁰ ABOU, S. - *L'identité culturelle : relations inter-ethniques et problèmes d'acculturation*.- Paris, ed. Anthropos, 1987.

De même, ils ont un code personnel formé par l'introduction d'autres mots, comme par exemple, *barez* et *voyaja*⁴¹. Ces deux termes sont récents. Le premier veut dire troc, échanger un produit par un autre. Cette nouvelle action se poursuit généralement par un supplément d'argent. On échange généralement un appartement F4 contre un F3, une voiture R19 contre une Clio et même les habits. Dans tous les cas, les produits qui font l'objet de *Tabriz* (troc) ne sont pas équivalents, puisque l'objectif est lié à une action financière. Le second veut dire faire passer de la drogue d'un pays à un autre.

CONCLUSION

Les rues dans la *médina* de Constantine sont partagées entre le commerce stable et les étals (*nasba*) auxquels nous ajoutons les services et les résidences. La hiérarchie des espaces et la séparation entre activités dans la cité précoloniale sont ici erronées, au point où la signification donnée originellement aux espaces prend un sens autre.

Nous retenons toutefois que le *trabendo* est partie intégrante du quotidien. Il a entraîné de nouvelles relations sociales en réinterprétant les rapports sociaux antérieurs. Désormais, la rue devient un champ de luttes quotidiennes qui se manifestent de plus en plus contre le vol, la *hogra*, le racket⁴² (*bay*) d'une part, les agressions d'autre part.

⁴¹ Nous avons rencontré ce terme en août, 1996.

⁴² Le racket est considéré par certains commerçants, comme une action salulaire dont fait allusion le Coran. « *Mais ceux qui crient, ont fait exode, s'efforcent de leurs biens et de leur personne sur le chemin de Dieu, s'élèvent plus haut en degrés auprès de Dieu, ce sont eux les glorifiés.* (IX, 21, 22).- J. Berque. 1990.